

Abbé J. LE CHAT, Recteur du Conquet

La Pointe Saint-Mathieu et Le Conquet

A "CHRONIQUE BRESTOISE"
4, Rue du Château
BREST

FB
n
CONQ



LA POINTE SAINT-MATHIEU ET LE CONQUET

Du Conquet à la Pointe Saint-Mathieu, en passant par le vieux bourg de Lochrist, on compte environ quatre kilomètres de pays en longeant la mer. Pénétrez maintenant dans les terres de 3 à 4 km. en profondeur jusqu'à Trébabu d'un côté, et Plougonvelin de l'autre, et vous avez là un quadrilatère tout jalonné, encore aujourd'hui, d'antiques demeures, de vieux châteaux comme ceux de Kermorvan, de Kerjean, de Pouliot, du Prédic, de vieilles maisons nobles comme celles de Poulconq, de Kerandjou, de Kerangar, de Kervinny, du Bizlou... de vieux manoirs qui ont subi les injures du temps, mais gardent encore fière allure... A mesure que vous approchez de Saint-Mathieu, les ruines se multiplient; les champs sont séparés par des murs en pierres de taille, gardant encore les traces d'écussons rongés par le temps, ou par des pans de murs en maçonnerie ancienne (en arête de poisson) ... A St-Mathieu même vous vous trouvez en face des ruines imposantes et grandioses d'une vaste église abbatiale, restes d'un monastère fondé au VI^e siècle. C'est que Saint-Mathieu, il y a trois siècles à peine, était encore une ville importante dont Plougonvelin et Le Conquet-Lochrist n'étaient, en somme, que des faubourgs: ville et faubourgs qui comptaient de 20

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

à 25.000 habitants, disent les uns, de 25 à 30.000, disent les autres. Aujourd'hui Le Conquet-Lochrist compte 2.000 âmes environ, Plougonvelin 1.500, et de la ville de Saint-Mathieu il ne reste que des ruines. *Grandeur et Décadence!*

Quelles ont pu être les causes de ces dévastations, de ces ruines? c'est ce que nous allons rechercher.

I

Au temps de Conan I^{er} (surnommé depuis Mériadec: qui veut dire le Grand Roi), fondateur du trône de la Bretagne, aux environs de l'an 400, les bornes du petit royaume furent alors fixées à peu près comme elles l'ont presque toujours été depuis: savoir, au Promontoire de Gobée, aujourd'hui Cap Saint-Mahé ou Saint-Mathieu, fin de terre, proche Le Conquet, au delà de Condivic ou Nantes actuelle, qui en fut quelque temps la capitale, enfin au Mont-Jou, à présent Mont Saint-Michel, qui était alors au milieu d'une vaste forêt, et encerné dans notre province par le Couësnon. « *Le Couësnon dans sa folie, n'avait pas encore mis le Mont en Normandie...* » Ce promontoire de Gobée, appelé par les Romains « *Gobeum promontorium* », était connu avant eux sous le nom de *Cruch-Occident*, cap occidental, et sous celui de Penn ar bed qui signifie le bout du monde, (parce qu'il termine, en effet, le continent dans cette partie-là).

Ce n'était à cette époque qu'un promontoire aride et désert, dominant de 150 pieds le niveau de la mer, redouté des navigateurs à l'égal du Raz-de-Sein.

Comment et à quelle époque ce promontoire de Gobée est-il devenu le promontoire ou le Cap St-Mathieu? Les renseignements historiques manquent à ce sujet. Nous devons nous contenter de recueillir la légende de la translation d'Ethiopie, du chef de Saint-Mathieu, telle qu'elle est consignée dans Albert le Grand.

« Une flotte de navires léonois qui étaient allés trafiquer en Egypte trouva moyen d'enlever subtilement le chef du glorieux apôtre et évangeliste saint Mathieu, lequel ils emportèrent en Bretagne: ayant passé le Raz de Fontenay (le Raz-de-Sein) sans danger, comme il voulait doubler le cap Pen ar bed, l'amiral qui portait la sainte relique, heurta de raideur un grand écueil qui paraissait à fleur d'eau: alors ceux qui étaient dedans crièrent miséricorde, pensant être tous perdus; mais chose merveilleuse, le roc se fendit en deux, donnant libre passage au vaisseau qui était chargé d'un trésor si précieux, lequel ils mirent à terre à la pointe du dit Cap, et allèrent rader au havre du Conquet, qui est là auprès; et, en mémoire de ce miracle, ce Cap fut appelé Loc-Mazhé-Traon, c'est-à-dire lieu occidental consacré à saint Mathieu... auquel saint Tanguy, fils du noble seigneur nommé Galon-nus, seigneur de Trémazan, à qui cette terre appartenait, se résolut de construire un monastère par la permission de saint Paul, évêque d'Occismor (Saint-Pol-de-Léon). Saint Tanguy voulait édifier au même endroit auquel le chef du saint Apôtre avait été posé, lorsqu'on le descendit du navire, tout sur la pointe et dernière extrémité du Cap, mais plusieurs jugèrent ce lieu incommode pour être trop sur le bord de l'Océan, et par conséquent exposé aux furies des vents, et sujet aux descentes des corsaires, et étaient d'avis de le bâtir plus avant en terre ferme, à 5 ou 600 pas de là. Saint Tanguy se laissa aller à leur opinion et fit charroyer les matériaux en ce lieu et ouvrir des fondements; mais Dieu montra, par un miracle évident, qu'il voulait que ce monastère fut édifié au lieu que le Saint avait premièrement choisi, car quand ils commencèrent au maçonage, ce qu'ils avaient fait en un jour, ils le trouvaient le lendemain transporté au premier lieu, ce qui étant arrivé plusieurs fois, ils continuèrent l'édifice au dit lieu, avec une telle diligence qu'en peu de temps l'édifice fut accompli... et saint Pol vint bénir le monastère (?) et ordonna

que saint Tanguy le peuplerait de moines de son monastère de Gerber (monastère du Relecq, en Plonéour-Ménez, à 3 km. de Morlaix), et en serait Supérieur en titre d'Abbé... Il fit venir huit de ses Religieux de Gerber, auxquels il associa grand nombre d'autres qui y prirent l'habit. » (1)

Autour de l'Abbaye se groupèrent d'abord quelques chaumières de paysans, puis peu à peu cette petite bourgade prit une telle importance, qu'il fallut songer à y bâtir une chapelle: elle fut construite on ne sait trop à quelle époque et consacrée sous le vocable de Notre-Dame du bout du monde... Mais, nous dit une chronique, 60 ans plus tard, la chapelle était déjà insuffisante, et il fallut bâtir une église paroissiale, qui fut placée sous l'invocation de Notre-Dame de la Grâce, et dont le portail subsiste encore aujourd'hui, tout à côté de l'arc gauche des deux premières voussures; il paraît dater du xiii^e au xiv^e siècle. La chapelle qui existe aujourd'hui à Saint-Mathieu a dû être construite sur les ruines de cette église paroissiale et être encore dédiée à Notre-Dame de la Grâce.

Malgré les incursions et les dévastations des Anglais, Normands, Danois et autres, le bourg de Saint-Mathieu ne tarda pas à devenir une ville et même une ville populeuse. Pour donner une idée de l'importance de cette ville à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e, il suffira de rappeler que le roi Henri IV avait institué par lettres patentes du mois de Novembre 1602, outre le marché hebdomadaire qui s'y tenait chaque jeudi, 5 foires annuelles dont l'une ne durait pas moins de trois jours.

L'Abbé du Monastère, qui était de droit « Conseiller du Duc pour toute chose publique » et comme tel avait sa place au Parlement de Bretagne, possédait la juridiction suprême « sur toute l'étendue

(1) St Tanguy et les huit premiers moines suivaient la Règle des Ecossais et des Anglais. A partir de l'année 818, les Religieux suivirent la règle bénédictine normale.

de ses fiefs et seigneuries. Les abbés de Saint-Mathieu, dit M. Toscer dans le *Finistère Pittoresque* de 1906, avaient droit de haute, moyenne et basse justice avec pouvoir de nommer les juges et autres officiers. Ils possédaient en outre, les droits de prison et fourches patibulaires. Ces dernières existent encore sur la route de Plougonvelin à 1 km. de Saint-Mathieu: ce sont deux menhirs, aujourd'hui surmontés d'une croix, que l'on appelle encore: Gibet des moines.

Il semble bien que, malgré les invasions des pirates et les guerres civiles, la ville comme l'Abbaye de Saint-Mathieu ne firent que prospérer jusqu'aux guerres de la Ligue.

Après les guerres de la Ligue, voici la décadence et le commencement de la fin pour la ville de Saint-Mathieu. « Ce coin de Bretagne, déjà épuisé par les guerres de la Ligue, vit bientôt sa population décimée par la peste et la famine. » (M. Urscheller.) La mortalité était effrayante et la misère des survivants n'avait pas de nom. Des villes entières rentrèrent ainsi dans le chaos: la ville de Saint-Mathieu fut de ce nombre. Si bien que 70 ans plus tard, le Prieur de Saint-Mathieu put dire avec tristesse, en promenant ses regards sur la misérable bourgade qui s'étendait au pied de l'Abbaye: « *Voilà pourtant ce qui reste d'une cité populeuse qui naguère ne comptait pas moins de 36 grandes rues.* » Plusieurs de ces rues existaient encore en 1636, telles: la rue Neuve, la rue du Four, la rue Blanche (rue gwen), la rue des Orfèvres... d'autres, telles que la rue Angevine, la rue des Cordonniers, la rue Auquerne, et la petite rue Saint-Mahé se trouvent mentionnées dans les actes publics...

Depuis cette époque la ville de Saint-Mathieu n'a fait qu'achever de mourir pour ne plus exister aujourd'hui qu'à l'état de souvenir.

L'abbaye eut aussi beaucoup à souffrir. En 1618, il n'y restait plus que 4 religieux; en 1638, plus que deux. Pour remédier à ce triste état de choses,

l'Abbé s'adressa aux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur qui, depuis quelques années, travaillaient à la réforme des abbayes de leur ordre, et les pria de se charger de celle de Saint-Mathieu. Après bien des hésitations et de longs pourparlers, les bénédictins de Saint-Maur acceptèrent et vinrent s'établir à Saint-Mathieu le 17 Mars 1655. On ne tarda pas à voir les foules de pèlerins reprendre le chemin de Saint-Mathieu, comme aux jours de splendeur de l'Abbaye... Mais cela, hélas, ne dura guère. Des procès de toutes sortes furent intentés aux nouveaux Religieux (à propos de la dîme et des redevances), puis vint s'ajouter une menace grave: « *c'est que la mer rongeait de trois côtés à la fois le domaine de l'Abbaye* » et menaçait l'Eglise et le Couvent, qui avaient de ce chef besoin de réparations fréquentes. Les Religieux sollicitèrent alors l'autorisation de transférer le monastère à Brest, mais le Roi (Louis XIV) opposa son veto « *parce que sur ce point extrême de son Royaume, l'Abbaye de Saint-Mathieu lui était d'un plus grand secours que dans la ville de Brest* »... et ainsi les moines restèrent à Saint-Mathieu jusqu'à ce que le décret du 12 juillet 1790, prononçant la suppression des couvents, vint les en chasser. Lorsque les officiers municipaux de Plougonvelin se présentèrent au Couvent le 22 Mai 1790, pour dresser l'inventaire de ses biens et le recensement de son personnel, ils y trouvèrent quatre moines et un vieux serviteur aveugle.

Le premier abbé fut saint Tanguy, au ^{vi}e siècle, le dernier fut l'Abbé de Robien... Les bâtiments conventuels furent vendus, comme bien national, au citoyen Budoc Provost, du Conquet, pour le prix dérisoire de 1.800 francs. Celui-ci s'empressa de démolir le bâtiment et d'en vendre les matériaux sur place. L'Océan et les tempêtes ont achevé l'œuvre des hommes. Ne furent exceptés de la vente que l'église abbatiale et la tour servant de phare (qui sont classés comme monument historique). Le phare

actuel fut construit en 1835; auparavant la lanterne était placée sur la grosse tour carrée de l'Abbaye (1), et l'éclairage en était assuré par les moines jusqu'en 1689, date à laquelle la Marine prit à son compte l'entretien du fanal.

II

Voilà donc à grands traits l'histoire de l'origine, du développement et de la ruine de Saint-Mathieu. Il nous faut maintenant remonter encore bien haut dans l'histoire... Je ne vous ai rien dit, ni des invasions barbares, ni des guerres qui ont si souvent ravagé, dévasté, incendié la ville et l'Abbaye de Saint-Mathieu, voulant auparavant vous parler du Conquet.

Car le Conquet et Saint-Mathieu, si voisins l'un de l'autre, ont lutté et souffert ensemble pendant de longs siècles.

Entre la pointe Saint-Mathieu et Le Conquet (en face de Lochrist) se trouve une petite baie assez profonde et bien abritée, qui s'appelle, aujourd'hui encore, Porz Liogan. C'est en cette anse ou rade foraine, qu'on place communément l'ancien port que le géographe Ptolémée dans sa description de la Gaule appelle *Staliocanus portus*, (2) et que la mer a détruit en entier.

C'était alors le principal point de relâche du pays, car Brest n'existait pas en ce temps là:

M. Athénas pense qu'il acheva d'être ruiné par les Normands en 878.

Dom le Pelletier assure qu'en 1694 on voyait encore l'emplacement des organeaux où l'on attachait les navires.

(1) Tour d'architecture mauresque qui existe encore de nos jours.

(2) D'autres pensent que le *Portus Staliocanus* de Ptolémée doit être identifié avec les Blancs Sablons de l'autre côté de la presqu'île de Kermorvan. (M. Le Menn).

Le port même du Conquet est très ancien et existait avant Saint-Mathieu, si nous nous reportons à la légende d'Albert Le Grand: « les marchands léonais, après avoir déposé le chef de Saint-Mathieu au Cap Penn-ar-bed s'en vinrent rader au hâvre du Conquet qui est près de là ». Son nom latin, d'après l'Abbé Manet, était Conquestus, d'où son nom actuel Le Conquet... Je préfère l'étymologie celtique si gracieuse: en breton Le Conquet s'appelle toujours Konk-Léon, comme Concarneau s'appelle Konk-Kerne, le mot Konk est un mot celtique qui signifie coquille, coquillage, ou perle renfermée dans un coquillage, d'où Le Conquet serait la perle du Léon, et Concarneau la perle de la Cornouaille. Si cette interprétation n'est pas d'une authenticité rigoureuse, elle est du moins d'une poésie charmante...

Le Conquet, dit l'Abbé Manet, est une place maritime assez jolie et son territoire est fertile. Le port du Conquet, très ancien, est formé par un bras de mer étroit qui s'enfonce profondément dans les terres; il était autrefois très fréquenté et très commerçant. On y faisait, avant la découverte de Terre-Neuve, des armements et des établissements nombreux pour la pêche et la préparation du merlu et de tous les autres grands poissons desséchés ou salés. Etant données, en effet, dit M. le Chanoine Pérennès, la lenteur et la difficulté des relations commerciales, il fallait préparer le poisson, ce qui donna naissance à une industrie spéciale, consistant dans la sécherie, la salaison et la fumure des poissons capturés... Cette industrie régnait aussi en grand à Saint-Mathieu. Les sécheries de Saint-Mathieu appartinrent aux vicomtes de Léon puis aux ducs de Bretagne. Au ^{xiv}^e siècle, de nombreux bateaux partaient des ports de la côte septentrionale du Léon, et notamment du Conquet, pour porter en pays étrangers et surtout en Espagne, les produits du pays, blés, tonnes de poissons secs, troupeaux de porcs, viande salée, etc... Au ^{xvii}^e siècle

Le Conquet avait une population de 2.500 âmes, et son commerce devait être très prospère.

Nous lisons, en effet, dans la vie de M. Le Nobletz écrite en 1666 par le P. Verjüs (1) : *M. Le Nobletz crut que le Promontoire de Saint-Mathieu était le séjour le plus propre pour y exercer son zèle. Il pouvait, de ce lieu, commodément faire des courses par mer dans les évêchés de Léon, de Cornouaille et de Tréguier, et d'ailleurs le grand nombre de vaisseaux qui abordent de toutes les provinces de France et d'Angleterre au port du Conquet, tout proche de Saint-Mathieu, et qu'on y voit quelquefois à la rade jusqu'au nombre de cent, lui donnait moyen d'assister les marchands et les marins, et de leur faire un gain pour le ciel bien plus heureux que celui qu'ils venaient chercher sur ses côtes (p. 139).*

Cinquante ans plus tard, l'opulence de la ville du Conquet était bien déchue de ce qu'elle était au temps de Michel Le Nobletz: le 17 Mars 1697, au sujet de la capitation, il est remarqué que... « au bourg du Conquet il n'y a pas une douzaine de familles aisées, le reste n'étant composé que de matelots, artisans et pauvres laboureurs. »

III

Remontons encore une fois le cours des siècles: Situés en face de la grande mer, sans aucune défense extérieure, Saint-Mathieu et Le Conquet étaient exposés aux incursions des pirates, tout comme aux déprédations de l'ennemi, et nous allons voir maintenant que ces malheurs ne leur ont pas été épargnés.

Voici, en effet, les principaux faits historiques de ce genre sur lesquels tous les historiens sont d'accord à quelques années près:

(1) Présentée au Roi Louis XIV par Notre cher et bien-aimé M. François de la Nouë, avocat en notre cour de Parlement de Paris, et expéditionnaire en cour de Rome.

L'an 878: Danois, Norvégiens et Normands vinrent en Bretagne et commirent de grandes cruautés au Léonnais. M. de la Borderie nous dit que d'après la vie de saint Vian, écrite au x^e siècle, Le Conquet fut ravagé. L'an 1207: les partisans de Jean sans Terre, roi d'Angleterre bâtirent un fort château en l'Isle du Conquet (presqu'île de Kermorvan) et se saisirent du bourg et du port pour y recueillir les forces d'Angleterre... ils s'emparèrent également de Saint-Mathieu, mais en 1218 Pierre de Dreux en chassa les Anglais et fit raser le Château-fort.

« L'an 1242, dit Albert Le Grand, Henri III, roi d'Angleterre, faisant voile vers Bordeaux, fut contraint par mauvais temps de relâcher au Conquet et logea quelques jours en l'Abbaye de Saint-Mathieu, où s'étant rafraîchi, il remonta sur mer et poursuivit sa route. »

Dans l'année 1276 ou 77, la ville du Conquet fut démembrée de la Vicomté de Léon, par le Seigneur de ce nom, qui la vendit au Duc pour 1.500 livres... et le Vicomte de Léon reconnaissait dans l'acte de vente que Le Conquet devait appartenir au Duc par le droit de ses prédécesseurs, et que le Duc, de sa pure libéralité, lui avait donné cette somme. (Dom Morice Hist. p. 275.)

Dans l'année 1279, Dom Morice (p. 178) nous dit que le Duc Jean avait affermé les sècheries de St-Mathieu à quelques marchands de Bayonne qui, dix ans plus tard, en 1289, se joignirent aux Anglais pour brûler et piller Le Conquet (jalousie de métier sans doute). Hamon de Kermorvan et Even de Lanfeust s'en plaignirent au Duc, et c'est probablement après ce débat que les marchands de Bayonne allèrent s'établir à Ouessant. *L'an 1295, raconte Albert Le Grand, les trêves n'étant pas encore expirées entre les rois Edouard d'Angleterre et le Roi de France, l'Anglais envoya une armée de 350 voiles à Bordeaux sous la conduite du Comte de Linscoln, lesquels démarèrent de Plemüe (Plymouth?), le lendemain de Saint-Hilaire, 15 janvier*

1296, et vinrent mouiller l'ancre à la rade, entre les villes du Conquet et de Saint-Mathieu (à Pors Lio-gan) dont les habitants s'enfuirent; mais n'ayant eu le loisir d'emporter leurs meubles, ils s'en retournèrent et demandèrent un « respir » jusqu'à 8 heures du soir, pour délibérer, disaient-ils, s'ils se rendraient ou non, mais en effet, c'était pour sauver leurs meubles, dont les Anglais s'étant aperçu, ils sautèrent à terre, pillèrent les deux villes, y mirent le feu, et brûlèrent les vaisseaux bretons et une grosse galère qui était au port. » Dans cette affaire l'Abbaye de Saint-Mathieu eut beaucoup à souffrir... Le lendemain quand on fit l'inventaire des objets volés, on trouva 7 belles cloches, 2 buffets d'orgue, quelques vases sacrés, des ornements d'église, et... la tête de Saint-Mathieu! Mais l'amiral anglais, qui sans doute connaissait son histoire, savait, dit M. Urscheller, combien il est difficile de rester maître absolu de son bâtiment avec une tête d'Apôtre à bord. Il la fit sagement restituer aux moines, avec tous les objets ayant appartenu au culte, à l'exception du vin de messe qui reçut une destination profane.

Une pieuse légende dit que saint Mathieu aurait apparu lui-même à l'amiral anglais pour le sommer de faire réintégrer son crâne à l'endroit où ses hommes l'avaient pris: cette légende inspira quelque artiste ignoré et devint le sujet d'un tableau, qui pendant longtemps, se voyait au bas de l'Armoire aux reliques du Couvent.

Pour éviter le retour de pareilles catastrophes, les Moines demandèrent au Duc l'autorisation de fortifier le monastère... En l'an 1332 seulement, le Duc autorisa d'y bâtir une forteresse et nous allons voir qu'une pareille précaution n'était pas inutile. Voici, en effet, venir la guerre de la Succession de Bretagne qui, pendant 25 ans, va ravager, dévaster notre pauvre province.

Le Duc Jean III mourut en 1341, à Caen, revenant d'une expédition en Flandre avec le monarque fran-

çais: c'était l'époque où, en France, Philippe de Valois et Edouard III d'Angleterre se disputaient la couronne royale. Le Duc Jean III était mort sans héritier, deux prétendants à la Couronne de Bretagne se présentèrent. D'un côté, le *Comte Jean de Montfort*, demi-frère de Jean III, revendiqua la succession, et fit alliance avec le Roi d'Angleterre, Edouard III qui, précisément, cherchait sur le continent une entrée plus commode que celle de Flandre... De l'autre côté *Charles de Blois* fit valoir aussi ses prétentions à titre d'époux de Jeanne de Penthièvre, surnommée la Boiteuse, et qui était nièce de Jean III. Tous deux, Blois et Montfort, prétendaient que le Duc défunt les avait désignés pour lui succéder. Ce fut une guerre fratricide, longue et affreuse qui ne devait se terminer que 23 ans plus tard, le 29 septembre 1364, par la bataille d'Auray où, malgré du Guesclin, le Comte de Blois fut vaincu et tué: la cause de Blois était perdue.

La noblesse bretonne se partagea... et les villes elles-mêmes se divisèrent. Pendant ce quart de siècle, la lutte fut partout et sans interruption. La neutralité en ce temps-là, était chose inconnue, aussi l'abbaye de Saint-Mathieu crut devoir se prononcer en faveur de Montfort soutenu par les Anglais, tandis qu'au contraire la ville de Saint-Mathieu se prononça pour de Blois que patronnait le Roi de France, Philippe de Valois.

Jean de Montfort quitte l'Angleterre avec une flotte considérable, débarque à Saint-Mathieu, est reçu à l'Abbaye par les moines et pour se venger de la ville, qui tenait pour de Blois, il la fit malmenier et rançonner par ses troupes. Ch. de Blois l'ayant appris, accourt lui aussi avec son armée, et pendant 8 ans (1342-1350), des combats acharnés furent livrés sous les murs de la forteresse qui fut occupée tantôt par Blois, tantôt par Montfort.

Finalement, la forteresse fut démantelée, à l'exception du château. La guerre civile n'en fut pas pour cela éteinte. Malgré la mort de Blois, à Auray, et la

paix de Guérande (1365), aussitôt violée que signée, les Anglais, au mépris des traités, n'en continuèrent pas moins à occuper Saint-Mathieu et à rançonner le pays.

L'an 1373, le Comte de Salisbury avec son armée, ayant brûlé les vaisseaux qui étaient au port de Saint-Mathieu, entra dans Brest où il sut que tout le pays s'était révolté contre le Duc. Peu après le Connétable de France, Bertrand du Guesclin, entra en armes en Léon. Les Anglais, ne se trouvant pas en sûreté à Saint-Mathieu, se retirèrent dans Brest. Les Français, ayant pris Saint-Mathieu, vinrent bloquer Brest: des combats sanglants eurent lieu dans les landes qui entouraient le château, raconte une Histoire populaire de Bretagne écrite en breton, p. 264; Clisson, qui commandait dans Brest et qui était cruel de sa nature, fit, sans avertir du Guesclin, couper la tête aux prisonniers anglais dans un champ de genêt, dont les fleurs jaunes rougirent par le sang. Les Anglais, à la nouvelle de cette cruelle félonie, jetèrent un cri de douleur qui fit résonner les échos depuis Plougastel jusqu'au port de Lanvéoc, en Crozon. Pleins de rage, ils firent à leur tour mourir les prisonniers bretons, et se jetant à l'improviste sur les troupes de du Guesclin, ils le forcèrent à quitter Brest. Albert Le Grand raconte le même fait: *Les Anglais, dit-il, firent couper les têtes de quatre seigneurs français, lesquelles têtes ils firent par certains engins lancer dans le camp des Français, dont l'une tomba près de la tente de Clisson, comme criant vengeance de ce sang innocent.*

L'an 1404: le sieur de Penhoat, amiral de Bretagne, averti que les Anglais tenaient la mer, partit du havre de Roscoff pour les aller combattre et les trouva à la pointe Saint-Mathieu, où ils combattirent trois heures durant, la victoire demeurant aux Bretons qui tuèrent 200 Anglais et amenèrent à Brest 40 vaisseaux à voile.

Après cette affaire, les Moines de Saint-Mathieu

s'adressèrent de nouveau au Duc de Bretagne, Jean V, pour lui faire comprendre la nécessité de fermer, une fois pour toutes, cette porte depuis trop longtemps ouverte à l'invasion. Le Duc se rendit à leurs arguments et le 1^{er} *Juillet* 1409, il signa un édit de Rennes (Arch. du château de Nantes) aux termes duquel, il s'engageait à faire faire à ses frais une enceinte fortifiée tant autour de l'Abbaye, qu'autour de la ville de Saint-Mathieu, et d'entretenir une garnison dans la place. Cette citadelle fut construite autour du donjon, grande tour carrée d'architecture mauresque, qui se voit encore de nos jours, et on éleva un mur d'enceinte haut de trente pieds, large de neuf et flanqué de bastilles. Mais toutes ces belles mesures n'empêchèrent pas les Anglais de débarquer à Saint-Mathieu en 1462 et d'y causer encore de grands dégâts.

Et c'est ainsi une histoire prodigieuse, formidable — de combats héroïques — qu'il serait trop long d'énumérer, entre Anglais et Bretons, ennemis séculaires. Il y eut prodiges de valeur de part et d'autre. L'épisode le plus célèbre fut le combat fameux de la *Cordelière* qui eut lieu en face de Saint-Mathieu le 10 *Août* 1513.

Marie la Cordelière, ou la Belle Cordelière, était commandée par Hervé (ou Henri) Porzmoguer, dont la tradition a transformé le nom en Primauguet. Quatre-vingts navires anglais contre vingt navires bretons. La Cordelière est entourée de deux navires anglais: le Régent et le Souverain. La lutte est acharnée.

Le Souverain, les mâts brisés, est mis hors de combat. Le Régent allait succomber. Mais dans un suprême désespoir, le Capitaine anglais, Thomas Kernevet, fait jeter du haut de ses dunes des fusées d'artifice et des brandons sur le pont du vaisseau breton. L'incendie gagne la Cordelière. Le Régent essaye alors de se dégager pour ne pas périr avec elle. Le navire breton s'attache à lui; à leur tour ses marins font pleuvoir sur le vaisseau anglais du

soufre et de la poix. Porsmoguer réfugié en haut de la grande hune, exhortait les siens à une mort intrépide: *Rappelez-vous, criait-il, que c'est aujourd'hui la fête de saint Laurent qui périt par le feu.* La lutte se poursuit acharnée. Porsmoguer, aveuglé, étouffé par la fumée, s'élance tout armé du haut de la grande hune et disparaît dans les flots. Les deux galions *brûlant comme chènevottes*, suivant l'expression d'un chroniqueur, furent poussés par le vent vers l'entrée du goulet où ils s'entre-consument, entraînant dans l'abîme plus de onze cents victimes.

Puis c'est la dernière et la plus terrible des catastrophes qui vint fondre sur Saint-Mathieu, Le Conquet-Lochrist et Plougonvelin. En voici un résumé, d'après M. Urscheller. De toutes les invasions ennemies sur ce point de la côte, celle qui fut de beaucoup la plus funeste à l'Abbaye et à la ville de Saint-Mathieu, ainsi qu'à la ville du Conquet, et qui contribua le plus à répandre dans la contrée la terreur et l'exécration du nom anglais, ce fut sans contredit, celle opérée le 29 *Juillet* 1558 par les forces navales combinées de l'Angleterre et des Pays-Bas. Moitié pour se venger de la perte de Calais, qui lui avait été repris par le Duc de Guise le 8 janvier de cette même année, moitié pour seconder les entreprises de son mari Philippe II qui, à peine appelé au trône d'Espagne et des Pays-Bas, par suite de l'abdication de Charles-Quint, son père, avait déclaré la guerre à la France, la reine d'Angleterre, Marie la Catholique, fit armer une flotte considérable qui, de concert avec une escadre hollandaise, devait ravager les côtes de Bretagne. Au mois de juillet, cette flotte composée de 100 navires de guerre bien équipés, ayant à bord 10.000 hommes de combat, outre les matelots et les gens de l'équipage, quittait le port de Porsmouth sous les ordres de l'amiral Clinthou. Elle fut rejointe, près de l'île de Wight, par l'escadre hollandaise forte de trente vaisseaux très bien équipés,

dont les plus petits ne jaugeaient pas moins de 1.000 à 1.200 tonnes, et placés sous les ordres du vice-amiral de Hollande Messire Waaken. Puis, les deux flottes voguant de conserve, se dirigèrent sur Saint-Mathieu qui leur avait été désigné comme lieu d'atterrissage. La place de Saint-Mathieu était défendue par 150 hommes d'armes. Cette poignée d'hommes, renforcée par quelques centaines de paysans armés d'arquebuses, de crocs et de mousquets, se mit en devoir d'empêcher le débarquement de l'ennemi, mais les marins sans se laisser intimider, descendirent à terre au moyen de 15 bateaux à fond plat, pouvant contenir jusqu'à 500 hommes chacun, massacrèrent tous ceux qui firent résistance, puis se partageant en plusieurs colonnes, ils pénétrèrent dans l'intérieur des terres et mirent tout à feu et à sang sur une étendue de plusieurs lieues... Mais ils payèrent cher à leur tour cette inutile dévastation. Au bruit de cette descente, Guillaume du Chatel, Seigneur de Kersimon, capitaine du ban et de l'arrière ban de l'évêché de Léon, rassembla, en moins de douze heures, 9.000 hommes de toutes armes, se porta au devant de l'ennemi et l'obligea à battre en retraite. Dès que les Anglais se virent serrer de près, ils se hâtèrent de gagner la côte et de remonter sur leurs vaisseaux, laissant leurs alliés aux prises avec l'ennemi. 1.600 Anglais furent faits prisonniers par le Seigneur de Kersimon: il les envoya au duc d'Etampes, gouverneur de Bretagne, qui les employa à la démolition des fortifications de Lamballe.

Les Espagnols et les Hollandais soutinrent bravement le choc. Le vice-amiral Waaken, coupé du reste de ses troupes avec six compagnies, lutta comme un désespéré, mais malgré des prodiges de valeur, périt avec 500 des siens sous les coups des paysans bretons. Les autres réussirent à rejoindre les Anglais en haute mer où une horrible tempête fit périr plusieurs de leurs vaisseaux et incommoda beaucoup les autres. De l'enquête faite au mois

d'Avril de l'année suivante par *Jean Le Prestre, Seigneur de Lézonnet, pensionnaire du Roy en son pays et duché de Bretagne, commis et ordonné par très haut et puissant Monseigneur le Duc d'Etampes, comte de Penthievre, lieutenant général de Sa Majesté*, il résulte que sur 450 maisons qu'il y avait au Conquet, 8 seulement furent épargnées, sans compter la perte de 37 navires mouillés dans le port qui furent brûlés, et dont l'artillerie ainsi que la cargaison furent emportées par l'ennemi; à Lochrist sur un nombre de maisons à peu près égal, il n'en resta qu'une douzaine d'intactes; à Plougonvelin 220 maisons ainsi que l'église paroissiale furent réduites en cendres en moins de trois heures. La ville de Saint-Mathieu fut relativement moins malmenée, elle n'eut d'incendiées qu'une cinquantaine de maisons et les églises. Quant à l'Abbaye, elle fut mise en un triste état: l'ennemi lui brûla le dortoir, la sacristie, avec tous les ornements d'église, les stalles du chœur, les statues, les tableaux, la salle capitulaire avec son ameublement, l'auditoire, les halles, les greniers et les étables; il brisa une cloche, en emporta deux autres, ainsi que les deux orgues. Les seuls dégâts commis dans l'Abbaye furent évalués à un minimum de 6.000 livres en monnaie de l'époque. Quant aux pertes totales subies, par les paroisses de Saint-Mathieu, Plougonvelin et Le Conquet-Lochrist, elles s'élevèrent à plus de 200.000 livres, chiffre dans lequel le château de Poulioc'h, situé près de Plougonvelin, figure à lui seul pour 12.000 livres (représentant la valeur de ce que noble homme, Sebastien Poncelin, le châtelain, avait perdu en maisons, meubles, tapisseries, vaisselles d'or et d'argent, artillerie et munitions de guerre).

Plougonvelin, Le Conquet et la ville de Saint-Mathieu ne se relevèrent jamais entièrement de ce désastre. L'Abbaye se releva, grâce d'une part à l'indemnité qu'elle reçut après l'inventaire et d'autre part, grâce surtout au zèle déployé par l'Abbé

Claude Dodieu, ancien vicaire général du diocèse de Rennes, qui depuis 1552 se trouvait à la tête de l'Abbaye. C'était du reste un maître que cet Abbé Claude et un homme d'une très grande valeur. A plusieurs reprises il avait été chargé par le Roi de France de missions délicates et de négociations importantes tant auprès du pape Paul III (1534-1549) qu'auprès de l'empereur Charles Quint. Comme Abbé de Saint-Mathieu, il assista au couronnement de François II, prit part aux Etats généraux de 1560 et se signala parmi les Pères du Concile de Trente... Lorsqu'il mourut vers 1572, après avoir pendant vingt ans dirigé l'Abbaye de Saint-Mathieu, les moines, en reconnaissance des nombreux services qu'il avait rendus au monastère, pendant sa longue administration, firent sculpter son écu armorié, surmonté d'une crose en pal, à l'entrée du chœur où il se voit encore de nos jours.

Endormie sur ses franchises et gardée par ses Etats, la Bretagne s'habitua au repos, sous le sceptre des Valois, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par la Réformation. En Bretagne, la Ligue fut nationale. Il ne s'agissait de rien moins que de se détacher de la France pour conserver sa liberté religieuse. Cette liberté fut sauvegardée par les articles secrets 18 et 19 de l'Edit de Nantes 1598, qui interdisent aux hérétiques l'accès de ces diocèses, où aucune autre religion que la catholique ne fut prêchée depuis 14 ou 15 siècles qu'elle y fut établie.

Les guerres de la Ligue n'eurent de répercussion en Bretagne qu'après l'assassinat du chef de la Ligue, Henri de Guise, à Blois, en 1558. Mais alors la lutte devint aussitôt ardente et terrible. En quelques semaines, la Bretagne se trouva partagée en deux camps, celui du Roi et celui de la Ligue, et il n'est pas de ville bretonne de quelque importance qui n'ait eu à subir un siège, tout au moins une attaque. Brest est cité comme ayant été le théâtre de luttes importantes... il est à présumer que Saint-Mathieu et Le Conquet ne furent pas épargnés. Le

1^{er} novembre 1597, tous les hommes armés, nobles et bourgeois, convoqués par le Gouverneur de Brest, Sourdéac, sont distribués dans les places fortes de la côte, attendant les 120 voiles d'une flotte de Philippe II, Roi d'Espagne qui soutenait la Ligue. Les paysans de la pointe Saint-Mathieu voient se déployer les voiles à l'horizon. Les cloches sonnent le tocsin, on allume les feux sur les promontoires, les femmes et les enfants s'agenouillent dans les chaumières, les hommes armés se rangent sur la plage du Conquet, mais une épouvantable tempête fit sombrer avec les navires, les espoirs de Philippe II et du duc de Mercœur... qui se soumit définitivement au Roi de France le 20 mars 1598... Profitant du trouble général, d'audacieux aventuriers se firent chefs de bandes, ravagèrent le pays, égorgèrent et pillant des deux mains, dans les deux partis : les villes sont brûlées, les châteaux abattus, les villages en cendres, les récoltes écrasées, les terres en friche. Le plus célèbre de ces chefs de bande fut Guy Eder de Fontenelle, le brigand de Cornouailles, dont les sauvages exploits sont restés tristement célèbres : « *Falla den a viskas dillad* », dit une vieille complainte bretonne, « *le plus méchant homme qui revêtit des habits* »... Il parcourt le pays, dit un chroniqueur, pillant l'oie où elle était grasse : dans le pays de Léon, il saccage notamment Saint-Pol-de-Léon et Landerneau, « *n'y laissant, dit le même chroniqueur, que ce qui était trop lourd ou trop chaud pour être emporté* ». Il dut menacer aussi Le Conquet, car en l'année 1595 le sieur Henri Le Grand fit bâtir dans l'Isle du Conquet (presqu'île de Kermorvan) quelques forts et établir des garnisons « *pour empêcher les entreprises et mauvais desseins qu'avait le sieur de Fontenelle contre cet état* ».

Le chanoine Moreau nous fait une description lugubre de l'état de notre pauvre pays à cette époque :

« *Les bandits, dit-il, parcoururent le pays et sèment la terreur. Les populations entières se réunissent*

pour moissonner un champ, on coupe le sarrasin à moitié mûr. Les pauvres « Penn-ty » décharnés par les souffrances et la faim, mettent le feu aux ajoncs, sèment quelques grains de blé et s'attellent à la charrue, ou creusent la terre avec leurs mains. La peste, le mal jaune, qui tue en 24 heures, décime les villages; on fait bouillir des orties dans de l'eau de mer, les moribonds cherchent du fumier où ils s'enterrent, grelottant de fièvre. Les pauvres paysans, de nuit et de jour, font des processions à N.-D. de Bon-Secours et à toutes les chapelles des 8 évêchés. »

Nous avons vu en commençant, que la ville de Saint-Mathieu après la Ligue ne se releva pas de ses ruines, « des villes entières, dit M. Urscheller, rentrèrent ainsi dans le chaos. La ville de Saint-Mathieu fut de ce nombre. » L'Abbaye reprit un peu de splendeur avec les moines de Saint-Maur, puis, menacée de destruction par la mer, elle fut peu à peu abandonnée pour disparaître à la Révolution, comme nous l'avons déjà vu.

De l'Abbaye de Saint-Mathieu autrefois si riche et si florissante il ne reste plus que des ruines, majestueuses, mais des ruines... Du cloître, il ne reste que quelques traces, des bâtiments monastiques, des pans de maçonnerie... et la belle église privée de sa toiture dresse en face de la mer ses murailles qui semblent encore devoir longtemps défier les orages, sa façade ouest du 12^e siècle, son chœur si élégant du 13^e siècle, sa nef et son collatéral midi du 14^e et du 15^e...

Quelques-uns me demanderont peut-être ce que sont devenues les reliques de Saint-Mathieu au milieu de tous ces événements?

M. de la Borderie, au tome II de l'Histoire de Bretagne, p. 259, donne une autre version qu'Albert Le Grand et dit ce qui suit: *Sous le règne du Roi Salomon on rencontre la fondation de la célèbre Abbaye de Saint-Mathieu ou St Mahé de fine-terre, dont l'histoire, quoique mêlée de légendes, ne semble pas douteuse quant à ses faits essentiels at-*

testés par diverses chroniques. Cette histoire fut écrite au 10^e siècle avec sincérité par un auteur que l'on appelle Paulinus et auquel on donne la qualité d'évêque de Léon. D'après ce récit, c'est au Caire que le corps du Saint Evangéliste aurait reposé jusqu'au temps où Saint Salomon régnait en Bretagne. Des marins bretons se trouvant en cette ville, l'apôtre leur apparut et s'adressant à eux dans leur propre langue, les chargea d'emporter son corps dans leur pays; lui-même les conduisit et leur montra leur tombeau. Avec le secours miraculeux de Saint Mathieu, ils l'ouvrirent; en voyant le corps on aurait dit, non pas un homme mort depuis des siècles, mais tout simplement endormi. L'ayant transporté sur leur navire ils mirent aussitôt à la voile; favorisés par les meilleurs vents, ils arrivèrent à la péninsule qui forme du côté nord la rade de Brest. Le bruit d'un tel événement se répandit, et Saint Salomon vint au rivage avec toute sa cour pour faire à l'Evangéliste une glorieuse réception. Avec ses Seigneurs, il saisit les câbles qu'on lançait du navire, mais c'est en vain qu'ils les tiraient de toutes leurs forces, le vaisseau ne bougeait point. Alors Riwelen, ou bien Riwal, comte de Cornouailles, dit au Prince: « Vous n'ignoriez pas la maudite coutume établie en ce port: quand une maison ne peut fournir les taxes royales qui lui sont imposées, on y prend deux ou trois enfants, on les vend comme serfs aux marchands étrangers fréquentant ce port et le prix est consacré au paiement de la taxe. Cette coutume qui a fait donner à ce lieu le nom de Porz-Queinvan (Port des lamentations), déplaît certainement au Saint Apôtre. Abolissez-la et donnez au Saint, désormais, ces malheureux enfants... »

Salomon répond: « Glorieux apôtre de Dieu, que cette coutume soit dorénavant ostée pour la Révérence de toy. Je te confirme ce privilège par l'impression de mon anneau. » A peine ces paroles prononcées, la nef d'elle-même « saillit à la terre sèche. Adonc le roi et les seigneurs saisirent celui

Saint corps précieux et avec grande assemblée de chantans ô cierges et ô lampes, » le portèrent à une église que le roi Salomon « fist reformer d'arcs vaultiz, d'apparois et de colummes dorées, et en icelle fist mettre le saint corps de l'apostre, au nom duquel il la fist dedier. »

Le corps de saint Mathieu ne reposa pas longtemps dans ce site sauvagement grandiose (d'après Dom Lobineau, il y avait abordé en 825). Après la mort du roi Salomon, mais à une date nullement précisée, il fut enlevé par des écumeurs de mer et au 10^e siècle, en 954, après une odyssée vagabonde dont on ne saurait dire les étapes, on le retrouve en Italie à Salerne, où il est resté jusqu'à nos jours. Toutefois l'abbaye bretonne de Saint-Mathieu prétendit pendant tout le moyen âge, même encore au 17^e siècle, posséder la plus grande partie du chef de son patron. L'avait-elle conservée depuis le 9^e siècle? L'avait-elle recouvrée depuis? On ne peut le dire.

Pour ne rien omettre, disons que, d'après la tradition, les reliques de saint Mathieu auraient fait à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon une station plus ou moins prolongée. Du temps de Hervé de Léon qui florissait sur la fin du 12^e siècle, un Breton que l'Histoire ne nomme pas, eut assez d'adresse ou de crédit pour rapporter dans son pays ce saint chef, qui fut alors remis dans l'abbaye de Saint-Mathieu. C'est ce que nous apprenons d'une charte de l'année 1206, commençant par ces mots: « Hervoeus de Leonia, qui receptioni SS. Capituli B. Mathoei Apostoli interfui ».

Le Conquet se releva de ses ruines, puisque du temps de Dom Michel le Nobletz au milieu du xvii^e siècle, son port était encore très fréquenté... mais le développement et la prospérité des ports de Morlaix et de Roscoff vinrent porter une rude atteinte au port du Conquet. L'armement de Terre-Neuve surtout acheva de ruiner ses sècheries de poissons. D'après la tradition les sècheries furent remplacées

par des corderies qui ont disparu à leur tour. En 1828, fut construite une usine de produits chimiques, la plus ancienne sur le littoral du Finistère et qui existe encore aujourd'hui.

IV

Au point de vue religieux Le Conquet n'est devenu paroisse qu'en 1857. Le Recteur résidait auparavant à Lochrist, qui n'était lui-même qu'une trêve de Plougonvelin. Il y avait au Conquet trois chapelles paroissiales qui s'échelonnaient le long du port. La première tout à fait à l'entrée était dédiée à sainte Barbe; la deuxième, qui dominait le port, était dédiée à saint Christophe; la troisième, tout à fait au fond du port, était dédiée à la Sainte Vierge: Notre-Dame de Poulconq qui fut jusqu'à la Révolution un lieu de pèlerinage très fréquenté de tous les environs. Ainsi les marins du Conquet avaient bien choisi leurs protecteurs. Sainte Barbe était une vierge martyre de Nicomédie (Asie Mineure). Elle était d'une merveilleuse beauté. Son père Dioscore, idolâtre, la fait enfermer dans une tour de forteresse... l'y fait instruire... puis veut la marier... Elle refuse. Son père, furieux, l'accable de coups, la traîne par les cheveux. On lui brûle les côtes avec des lames de fer rougies au feu. On lui arrache les seins, etc... Finalement, c'est son Père qui se fait son bourreau et qui lui tranche la tête, le 4 décembre 235. Tout à coup, dans un ciel sans nuage, la foudre éclate sur la tête du père coupable et réduit son corps en cendre. C'est pourquoi on invoque Sainte Barbe contre la foudre et la mort subite.

C'est dans cette chapelle de Sainte-Barbe qu'eut lieu le miracle du Lys desséché reprenant vie et couleur dans les mains de Dom Michel. Cette chapelle a dû disparaître à la Révolution.

Saint Christophe vivait au III^e siècle, et est mort

martyr en Lycie « battu avec des verges de fer, percé de flèches, puis décapité. Son histoire est merveilleuse et même légendaire. Il était chananéen, haut de trois mètres. Saint Christophe était encore païen lorsqu'il lui vint dans l'idée de chercher quel était le prince le plus puissant de la terre. Après avoir beaucoup voyagé et interrogé, il rencontra un ermite qui le convertit et lui demanda s'il voulait bien faire l'office de passeur au bord d'un fleuve. Saint Christophe accepta, se bâtit une demeure au bord de l'eau et appuyé sur un long bâton il passait ceux qui se présentaient.

Un jour il eut à passer un enfant. Ce petit était si lourd! si lourd! qu'arrivé de l'autre côté du fleuve, saint Christophe ne put s'empêcher de lui dire : *Je croyais porter le monde entier sur mes épaules!* — *Ne t'en étonne pas, répondit l'enfant, car tu portais non pas seulement le monde, mais encore Celui qui porte le monde. Je suis le Christ que tu as choisi pour ton Roi.* Et il disparut. (Christophe veut dire porte-Christ.)

Cette chapelle qui datait du XV^e siècle, très utile lorsque l'église paroissiale était située à Lochrist, fut abandonnée lors de la translation du service paroissial au Conquet en 1857. Elle fut démolie à cette époque, pour faire place à une maison qui servait à abriter le canot de sauvetage.

C'est dans cette chapelle que le corps de Dom Michel fut exposé après sa mort pendant 3 jours, suivant les ordres qu'il avait laissés (la vie de M. le Nobletz par le Père Verjüs). « Les peuples y accoururent de toutes parts en si grand nombre qu'il fallut laisser les portes de cette chapelle ouvertes deux jours entiers, pour contenter la dévotion de tous ceux qui allaient baiser les mains et les pieds de ce corps vierge, et qui faisaient toucher leur chapelet ou leur livre de dévotion qu'ils conservaient ensuite comme des choses sacrées et devenues infiniment précieuses. » Il s'en trouve qui ont attesté juridiquement

« qu'étant allés la nuit dans cette chapelle pour y honorer le corps du saint homme, ils avaient été fort surpris de la trouver remplie d'une clarté extraordinaire, quoiqu'il n'y eut aucun flambeau, ni lampe, ni chandelle allumés. Les femmes qui avaient admiré cette clarté, n'admirèrent pas moins un concert de voix mélodieuses, dont le bras de mer qui est au pied de cette chapelle, retentissait; et de voir en l'air au-dessus de cette même côte de la mer, un dais blanc et lumineux environné de flambeaux qui rendaient une grande lumière. Des mariniers de l'île d'Ouessant étant arrivés le matin (lendemain) au même lieu assurèrent qu'ils avaient été, la même nuit, poursuivis de fort près par un vaisseau Dunkerquois et qu'ils n'avaient été sauvés que par une grande lumière, qu'ils décrivirent de la même sorte que les femmes l'avaient fait, et qu'ils assurèrent les avoir dérobés à la vue de ceux qui leur donnaient la chasse, en se mettant entre le navire de ces pirates et le leur. Cette merveille fut encore confirmée par le témoignage d'un marchand de la même île qui fut surpris en passant au port du Conquet d'une si rude tempête, qu'il se préparait, avec tous ses matelots, à la mort: quand ils virent sortir de la chapelle où le corps du saint missionnaire avait été mis pour trois jours, une lumière semblable à celle du soleil en plein midi, à la faveur de laquelle ils pouvaient travailler à réparer leur vaisseau qui était en mauvais état; et la tempête ayant cessé aussitôt, ils abordèrent à la côte, d'où leur était venu leur salut, et ne doutèrent point qu'ils ne le dusse aux puissantes intercessions du saint homme à qui ils en rendirent mille actions de grâces, dans la chapelle. »

Dom Michel le Nobletz est mort le 5 Mai 1652 au Conquet, dans une petite maison, encore conservée, située dans la rue qui porte son nom, rue Dom Michel. En 1856, M. le Recteur du Conquet écrivait

que « la tradition du pays rapporte que sa demeure fut convertie en oratoire aussitôt après sa mort, et dédiée à la Sainte Vierge (Notre-Dame de Bon-Secours) en l'honneur de la grande dévotion de ce saint personnage envers la Mère de Dieu... J'ai souvent entendu répéter que pendant la tourmente révolutionnaire, cette petite chapelle, où venaient prier les fidèles qui ne suivaient pas l'intrus, ne fut jamais fermée ni interdite par les autorités municipales ou autres, qui partout ailleurs fermaient les églises et chapelles. La tradition attribue cette faveur aux prières puissantes de Dom Michel le Nobletz auprès de la Sainte Vierge. Dans l'année 1837, la famille Mazé-Launay, qui de temps immémorial, a orné avec soin et généreusement entretenu à ses frais cette chapelle, la fit agrandir, sans démolir l'ancienne maison du Vénérable Michel le Nobletz, et cette même année Mgr de Poulpiquet permit d'y célébrer la sainte Messe le 8 Septembre, fête patronale. »

Eglise Paroissiale. — Lorsque la paroisse de Lochrist a été transférée au Conquet, on a transporté la plus grande partie des matériaux de l'ancienne église pour les faire entrer dans la construction de la nouvelle (l'église, de style ogival, date en grande partie du xv^e siècle et est surmontée d'une flèche à balustres). Cette réédification a eu lieu de 1854 à 1856. L'église fut seulement surélevée de 1 m. 50. On a reconstitué ainsi la grande fenêtre absidale avec le vitrail qui l'ornait (vitrail du xvii^e siècle) et qui représente le crucifiement. La facture de ce vitrail accuse la Renaissance avancée, peut-être l'époque de Louis XIII.

Le 20 avril 1858, il fut également procédé à la translation des reliques de Dom Michel le Nobletz qui avait été enterré dans l'église de Lochrist en 1652. Sa cause fut introduite à Rome en 1897. Une commission, nommée par l'évêque de Quimper, fut chargée de la visite canonique du tombeau le 9 Septembre 1902. En présence de cette commission,

on ouvrit le cercueil. Sur la poitrine du cadavre, renfermé dans une petite boîte en plomb, se trouvait le procès-verbal d'inhumation. Ce procès-verbal est ainsi conçu: *Ci-gît le corps de Noble et Vénérable Messire Michel Le Nobletz d'heureuse mémoire, en son vivant prêtre et missionnaire apostolique de la Basse-Bretagne, lequel mourut en odeur de sainteté le 5 Mai 1652, âgé de 75 ans, et en l'année 1701, Mgr Pierre Le Neveux de la Brousse, évêque et comte de Léon, fit tirer ces ossements du lieu où il avait été enterré, et les fit mettre en sa présence dans ce cercueil de plomb, qu'il fit ensuite poser sur un tombeau de marbre que la piété des fidèles avait fait construire à l'honneur de ce saint prêtre, le tout ayant été préalablement communiqué à la congrégation des Rites.*

Ce tombeau de marbre surmonté d'une très belle statue en pierre blanche de Dom Michel, se trouve à droite du chœur dans l'église du Conquet, et il contient la dépouille mortelle authentique du célèbre missionnaire breton.

L'église fut transférée au Conquet, mais le cimetière demeura à Lochrist. Dans ce cimetière, se trouve une chapelle dédiée à Saint Michel Archange et à l'Ange Gardien où l'on trouve les statues de Notre-Dame de Bon-Secours, Saint-Michel, l'Ange Gardien et un très beau saint Jérôme se frappant la poitrine avec un caillou.

Dans le cimetière est enterré Le Gonidec de Kerdanet, auteur de la première grammaire bretonne, dont les travaux et les écrits ont tant contribué à remettre en honneur l'étude de la langue bretonne. Il est né au Conquet en 1775, mort à Paris, et enterré au Conquet. Sa tombe est surmontée d'une sorte d'obélisque en granit, sur lequel sont gravées trois inscriptions en langues différentes, en gallois, en breton et en français. L'inscription française dit : *Érigé en 1845 et renversé par la foudre en 1846, ce monument a été relevé et complété en 1851 par les habitants du pays de Galles, en témoignage de leur*

admiration pour *Le Gonidec*, restaurateur de la langue cello-bretonne, en laquelle il a traduit la sainte Bible.

Dans ce cimetière ont été ensevelis quelques-uns des naufragés du *Drummond Castle*, grand navire anglais qui périt corps et biens dans les parages d'Ouessant en juin 1896.

Aux amateurs d'histoire locale, je pose maintenant une question et serai fort reconnaissant à qui me donnera la réponse. Qu'est venu faire le général Cavaignac au Conquet en 1854? Car il est certain qu'il a fait un séjour au Conquet à cette époque: j'ai en effet trouvé dans les archives paroissiales une lettre qui en fait foi: c'est une lettre de M. Maupuin, vicaire général (de Paris?) adressée de Brest à Mgr Sergent, évêque de Quimper: voici la lettre:

Brest, le 1^{er} Septembre 1854.

MONSEIGNEUR,

S'il m'en souvient bien, j'avais promis à Votre Grandeur d'exprimer au général Cavaignac, quand j'irai au Conquet, les regrets qu'elle avait éprouvés de ne pas le voir à son passage à Quimper.

La Commission est faite, Monseigneur; je suis allé en pèlerinage au tombeau de M. Le Nobletz avec M. Guéguénou et M. Le Gall, et après avoir rendu nos devoirs à ce saint homme, nous sommes allés saluer le général Cavaignac. Il a paru excessivement sensible à votre souvenir, Monseigneur, et il a ajouté: Monseigneur de Quimper est plein de fermeté et de modération tout à la fois: c'est un homme que nous vénérons tous. Nous sommes restés cinq minutes avec lui, il a été fort poli. Malgré toutes mes instances, il est venu nous reconduire jusqu'à la porte d'entrée de sa maison, car il demeure à un 1^{er} étage au-dessus d'un marchand de tabac. Vous, Monseigneur, qui l'avez connu au

temps de sa splendeur, vous eussiez senti comme moi, se serrer et se briser votre cœur en le voyant dans une pauvre chambre de pêcheur: sic transit gloria mundi! Je me disais: si Michel Le Nobletz vivait encore, que de pas il eût fait pour convertir cette âme au Seigneur son Dieu. Cet homme a été Roi de France par le fait; il l'a sauvée dans le moment le plus critique qu'elle ait eu à traverser peut-être, depuis Clovis: cela certainement pourra lui servir pour le salut de son âme!

J'ai pensé, Monseigneur, que ces petits détails ne vous seraient pas indifférents et que vous voudriez bien me permettre de vous les transmettre.

Je pars demain pour Lesneven: ce que je connais déjà de votre clergé me remplit d'estime et de vénération pour lui: j'espère que cette estime et cette vénération ne pourront que s'accroître avec la retraite de Lesneven: heureux évêque! heureux diocèse!

Je profite de l'occasion pour vous renouveler l'expression de ma profonde reconnaissance, pour la confiance si gratuite que Votre Grandeur a daigné avoir en moi, et la supplie de me croire, Monseigneur,

Son très humble et dévoué serviteur,

MAUPUIN, vic. gén.

Cette lettre montre bien que Cavaignac a fait un séjour au Conquet à cette époque: était-il en exil?... en disgrâce?... ou bien en vieillissant, comme le diable, s'était-il fait ermite?... Je n'ai pu trouver aucun renseignement, ni écrit ni oral, à ce sujet.

CONCLUSION

Aujourd'hui Le Conquet est encore une petite ville maritime qui s'étage en un pittoresque désordre au flanc d'une colline, ou plutôt d'une falaise escarpée, qui s'élève brusquement à une trentaine

de mètres au-dessus du niveau de la mer. La rue principale, bordée d'antiques maisons, traverse la ville et mène au port. Formé par un estuaire qui s'étend sur une longueur de 2 km. 500, le port mesure 400 m. d'ouverture de la pointe Sainte-Barbe, qui fait partie du Conquet, à la presqu'île de Kermorvan. Une digue, qui date de 1876, le protège contre les vents d'ouest. Cette dernière étant devenue insuffisante, pour protéger le port, une deuxième fut construite à la pointe Sainte-Barbe. A l'abri de cette digue, on construisit, il y a 3 ans, une nouvelle station de sauvetage toute moderne, qui permet aux bateaux de sauvetage de prendre la mer par les plus fortes tempêtes comme par les plus basses marées: ce bateau, du dernier modèle, a été construit au Havre et possède deux moteurs de 5 chevaux, il s'appelle Nalie Léon Drouin, du nom de la donatrice, veuf d'un grand industriel du Nord.

Le port du Conquet, nous l'avons vu, a traversé bien des crises: il a été pillé, dévasté, incendié, mais toujours il s'est relevé de ses ruines. Aujourd'hui, hélas, il traverse une crise plus sévère que toutes les autres, et dont il ne se relèvera peut-être jamais. Les deux industries côtières de la soude et de la pêche sont gravement menacées: l'iode étranger envahit le marché français à des prix défiant toute concurrence... La pêche ne donne plus: « *elle ne nourrit plus son homme* », dit le marin. Le petit pêcheur côtier ne peut plus lutter contre le nombre toujours grandissant des chalutiers à vapeur qui détruisent les fonds de pêche et sont cause de l'avilissement des prix...

Et si des mesures officielles n'interviennent pas, pêcheurs et goémonniers sont appelés à disparaître... Et ce sera une catastrophe... surtout au point de vue du recrutement de notre marine nationale... On n'improvise pas des marins!!!

La vieille cité maritime du Conquet, autrefois si florissante, n'arme plus qu'une cinquantaine de pe-

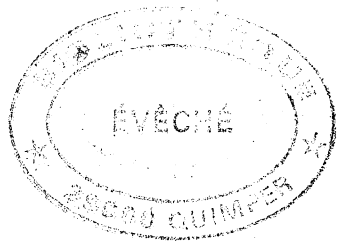
tits bateaux pour la pêche du crustacé dans l'archipel d'Ouessant... Et le nombre va en diminuant chaque jour... Bientôt elle aura vécu, la vieille cité maritime, pour devenir simplement une petite station balnéaire et touristique... retrouvant un peu de mouvement, de gaieté, d'animation factice pendant les jours d'été... pour devenir petite ville morte et lugubre pendant les sombres jours d'hiver.

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI !!

IMPRIMATUR :

Quimper, le 30 Septembre 1936

P. JONCOUR,
vic. gén.



— IMPRIMERIE —
— DE LA PRESSE LIBÉRALE —
4, RUE DU CHATEAU — BREST